



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

IL VARCO

UN FILM DE FEDERICO FERRONE & MICHELE MANZOLINI

IL VARCO

Un film de Federico Ferrone & Michele Manzolini

Synopsis

En 1941, un soldat italien part pour le front russe. L'armée fasciste est alliée aux allemands et la victoire semble promise. Contrairement à ses jeunes compagnons enthousiastes le soldat, qui a déjà connu les conflits armés en Éthiopie, redoute ce voyage. Le train chemine vers l'Ukraine et l'hiver arrive en même temps que grandit l'inquiétude. Le désir le plus fort n'est plus celui de la victoire mais du retour, d'un repas, d'un lit bien chaud. Frappées par les vents, les steppes semblent être habitées par des fantômes et le soldat nous emporte avec lui dans sa nostalgie.

REALISATION :	FEDERICO FERRONE ET MICHELE MANZOLINI	MUSIQUE ORIGINALE & SOUND DESIGN :	SIMONLUCA LAITEMPERGHER
SCENARIO :	FEDERICO FERRONE, MICHELE MANZOLINI ET WU MING 2	PRODUIT PAR :	CLAUDIO GIAPPONESI
NARRATION :	EMIDIO CLEMENTI	PRODUCTION :	KINÉ, EN ASSOCIATION AVEC ISTITUTO LUCE CINECITTÀ
IMAGE :	ANDREA VACCARI	DISTRIBUTION :	NORTE DISTRIBUTION
MONTAGE :	MARIA FANTASTICA VALMORI	DURÉE :	1H10

ITALIE - 2019

2

SOMMAIRE

1. Les Réaliseurs (Federico Ferrone et Michele Manzolini) & le Scénariste (Wu ming 2) **(page 4)**
2. Entretien avec les réalisateurs **(page 5 - 11)**
3. Chronologie d'IL VARCO **(page 12 - 13)**
4. Des journaux qui ont inspiré le film (version IT) **(page 14 - 17)**
5. Des journaux qui ont inspiré le film (version FR) **(page 18 - 21)**
6. Cadre Pédagogique **(page 22)**
7. Bibliographie complémentaire **(page 23)**

3



BIOGRAPHIE

Federico Ferrone et Michele Manzolini travaillent ensemble depuis 2007. Leur travail se caractérise par un usage créatif des images d'archives, à la croisée entre documentaire et fiction. Leurs films ont été sélectionnés dans de nombreux festivals prestigieux comme Karlovy Vary, Visions du Réel, Torino, DocLisboa ou plus récemment Venice. Leur premier film en collaboration puisait également dans les images d'archives, mais pour y raconter le voyage vers Moscou d'un jeune ouvrier communiste dans les années 70.

LE SCÉNARISTE WU MING 2

« Qui est Wu Ming ? Depuis 2000, sous ce pseudonyme qui signifie "anonyme" en chinois, un groupe de cinq jeunes auteurs creuse un sillon profondément original dans la littérature italienne. Tout en menant une activité multimédia intense, Wu Ming a écrit plusieurs best-sellers aux sujets ambitieux, brassant des dizaines de personnages réels ou imaginaires, embrassant des époques charnières de l'histoire mondiale : de 54 à Manituana, qui eu un succès foudroyant. Quatre des cinq ont publié, avec succès également, des ouvrages individuels gardant la signature Wu Ming assortie d'un numéro. WU MING 2 est l'un des membres du collectif Wu Ming réunissant ces cinq jeunes auteurs italiens dont les romans collectifs ambitieux, best-sellers en Italie, ont été traduits en de nombreuses langues. »

Texte "A propos" du livre de Wu Ming 2 "Guerre aux humains" Publié en France aux éditions Métailié.

ENTRETIEN AVEC LES REALISATEURS

Vous êtes habitués à travailler avec la matière archive pour générer de la fiction. Comment se déroule le processus de création. Est-ce que les archives viennent créer le récit ou l'histoire amène-t-elle une recherche des images pour l'appuyer ?

Pour *Il Varco* et comme pour notre film précédent *Le Train pour Moscou* ce sont les archives qui sont venues créer le récit. Il y évidemment une curiosité initiale qui donne une direction aux recherches. Mais pour nous, établir une histoire trop fermée et utiliser les archives simplement comme appui, comme illustration, nous paraissait être un travail stérile. Les archives amateurs que nous avons utilisées, de par leurs expositions, cadrages et sensibilités différentes nous ont obligées à faire des choix, penser au montage pour construire le récit. Il s'agit d'un effort qui devient aussi créateur, qui nous a forcé à développer une narration plus en phase avec les images, le point de vue des filmeurs et d'une certaine façon : raconter cette époque. Beaucoup plus qu'avec les films officiels du régime par exemple, plus uniformes. Ce qui n'a pas empêché de procéder à des relectures ou à une transformation parfois radicale. Par la suite le travail d'écriture, de montage et création musicale s'influencent mutuellement.

Dans *Le Train pour Moscou* nous voulions raconter l'utopie communiste dans l'Italie des années cinquante et soixante. C'est ainsi que nous sommes tombés sur les archives d'un groupe de militants et cinéastes amateurs d'un même village : Alfonsine, près de Ravenne. Ils sont par la suite devenus le cœur du film. Pour *Il Varco* nous sommes partis de l'idée de faire un film sur le régime fasciste, plus précisément sur l'homme fasciste (au sens masculin du terme). C'était notre seul repère quand nous avons commencé notre travail de recherche et de visionnage des archives cinématographique (mais aussi sonores, de documents, de journaux intimes) qui a duré presque deux ans.

Nous voulions puiser tant dans les films amateurs que dans les films officiels de l'époque, en essayant d'incarner le regard de quelqu'un qui aurait traversé le régime fasciste, jusqu'à la défaite de la Seconde guerre mondiale. Dans ce sens la « campagne de Russie » des italiens, c'est à dire la participation de l'armée fasciste aux opérations d'invasion de l'URSS entre 1941 et 1943 nous intéressait particulièrement. Cette campagne, folle et inhumaine dans sa conception, désastreuse et meurtrière dans son déroulement, donna un grand coup à la légitimité interne du fascisme, et marqua probablement le début de sa fin.

Le tournant de ces recherches fut la découverte de deux fonds d'archives, de bobines 16mm filmées par deux officiers de l'armée italienne et cinéaste amateurs pendant cette « campagne de Russie » : Adolfo Franzini et Enrico Chierici. Les deux ne se connaissaient pas, ont participé à la campagne des moments différents mais chacun a pu filmer librement, et rentrer avec les images chez eux, ce qui est assez unique. Leurs déplacements et rencontres avec des militaires mais aussi des civils, paysans, enfants, cosaques, soldats d'armées différentes, prisonniers, de nombreuses scènes du quotidiens sont documentées. Ce sont des images surprenantes et inédites. De là est venue l'idée de faire de ce moment historique, et de ces images, la base d'un récit au cœur de ténèbres de la Seconde guerre mondiale en Europe. Les images même venant du passé nous invitaient à créer une histoire où se mélangent guerre, conte folklorique (l'histoire du soldat et du déserteur d'Alexandre Affanassiev), aventure et tragédie. Mais de là il fallait imaginer une trajectoire biographique de ce personnage, en puisant dans d'autres archives publiques et privées.

Ici, l'histoire du soldat est tirée de plusieurs journaux intimes de l'époque. La fiction permet au film de venir se rapprocher du réel et d'une forme de quotidien. Comment s'est orchestrée l'écriture de ce personnage ?

Nous voulions incarner le point de vue d'un homme italien en plein régime fasciste. La grande quantité de matériel cinématographique - amateur comme officiels - ainsi que les journaux intimes de l'époque

Adolfo Franzini, l'un des soldats cinéastes, était de mère allemande. Ceci explique son statut militaire spécifique qui lui permettait de bouger librement en territoire occupé et de filmer ses déplacements. Nous avons imaginé un personnage italien mais de mère russe cette fois, capable de comprendre la langue des territoires occupés par les armées italienne et allemande.

Un fidèle serviteur de l'armée et de son pays, élevé dans la rhétorique et dans la société fasciste, mais aussi en crise d'identité, se posant des questions sur la guerre et plus généralement sur le fascisme. Le thème de la désertion - réelle ou imaginée - était lui aussi suggéré dans les images de Franzini. Les images « privées » du protagoniste de *Il Varco* viennent elles, en grande partie des images privées filmées avant et après la guerre par Enrico Chierici, le second soldat cinéaste. Son enfance marquée par une mère russe, les souvenirs d'adulte et de soldat, une femme laissée en Italie. Ces images nous ont permis de créer une dimension affective, rêvée et désespérée, du personnage principal, essentielle à notre volonté d'encre notre homme dans son temps.

Concernant les journaux intimes utilisés, certains font partis du patrimoine littéraire italien, comme ceux de Mario Rigoni Stern (paru en France sous le titre *Le sergent dans la neige* disponible aux éditions 10/18) et Nuto Revelli, devenus par la suite des grands écrivains. D'autres sont inédits ou ont été auto publiés par des soldats. Le travail de sélection, d'écriture et de réécriture s'est fait avec le concours de l'écrivain Wu Ming 2, un des membres d'un important collectif d'écrivains italiens, auteurs notamment de romans historiques que nous aimons beaucoup. Le défi principal a été de garder un lien avec les images, sans pour autant tomber dans le simple commentaire. Cela nous a demandé un travail important d'harmonisation, de « montage » des mots, et d'écriture, afin de trouver une langue proche de celle des journaux intimes mais capable aussi de parler aux spectateurs d'aujourd'hui. Ce qui a été possible grâce à la collaboration d'Emidio Clementi, romancier et voix de Massimo Volume, un groupe de rock important en Italie. Un timbre mythique pour les Italiens de notre génération, capable de notes d'amertume, de désillusion mais aussi d'élans désespérés d'humanité.



On sent également une envie de faire une analyse du passé de l'Italie fasciste et coloniale. C'est quelque chose qui était important dans votre réflexion ?

Absolument. C'est d'ailleurs quelque chose que nous aimerions développer dans un futur projet. Les images liées au colonialisme dans *Il Varco* proviennent de l'invasion de l'Éthiopie par l'Italie fasciste entre 1935 et 1936. D'un point de vue historique – et donc scénaristique – il était tout à fait possible qu'un soldat en service pendant la campagne de Russie italienne de la Seconde guerre mondiale ait participé aussi à cette expédition, assez fondamentale dans le parcours de l'homme fasciste. Un épisode qui fut d'une violence inouïe et qui demeure encore aujourd'hui un trou noir dans la mémoire de l'Italie, qui aime s'accommoder de l'idée d'un colonialisme italien moins barbare que le reste de l'Europe. Il existe cependant un magnifique roman, *Un temps pour tuer* (1946), le seul d'Ennio Flaiano, plus connu comme scénariste, notamment de *La dolce vita* et d'autres films de Fellini.

Nous avons ainsi récupéré des images amateurs filmés par Giuseppe Ferro, un officier de l'armée italienne et cinéaste amateur pendant les premiers jours de cette guerre. Des images où la violence profonde de la situation se mêle à des scènes presque festives, inconscientes, très orientalistes ; coloniales, en somme. Comme s'il s'agissait d'un film de vacances. Dans notre film elles deviennent une sorte de cauchemar ou de mauvaise conscience, qui hantent le personnage principal. Nous trouvions important d'ancrer cet épisode trouble dans notre récit, tant il fait partie de l'histoire italienne récente, encore difficilement assumée par la population.

A titre d'exemple, lors une projection de *Il Varco* à Bologne l'année dernière, un militaire à la retraite défendait lors du débat, l'idée que l'Italie fasciste n'ait jamais utilisé de gaz moutarde sur la population éthiopienne. Chose qui a été prouvé depuis longtemps. Malgré les années passées, ce thème reste encore brûlant.

Le film met en parallèle le présent et le passé d'une zone géographique à travers ses conflits et ses déplacements de population. C'est l'idée d'une histoire qui se répèterait ? Les protagonistes changent mais pas les actes.

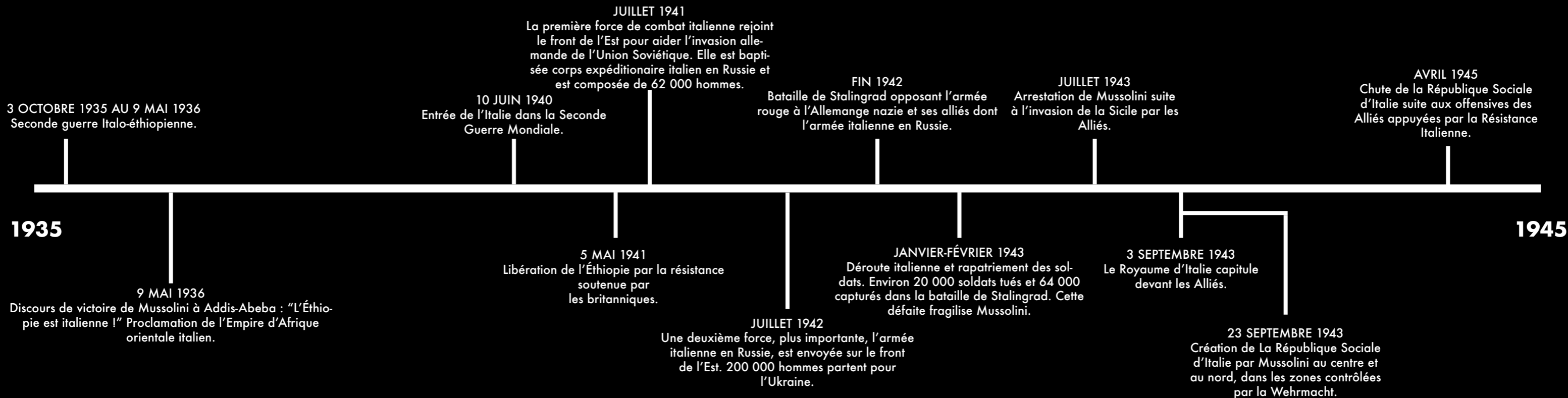
Lors du long travail de développement du film, nous avons essayé de comprendre où étaient filmées ces images amateurs des soldats italiens en Ukraine lors des opérations d'invasion de l'URSS. En consultant les documents filmiques, historiques et les autres archives, nous nous sommes trouvés confrontés à des noms qui revenaient régulièrement dans les conflits récents de cette région : Donetsk, Luhansk, Dnipropetrovsk, Donbass... Ces lieux sont au cœur du conflit qui oppose aujourd'hui le gouvernement ukrainien et les « séparatistes » pro-russes.

Nous ne voulions pas lancer le film dans une direction contemporaine. Loin de nous l'idée de vouloir expliquer ce qui se passe au Donbass aujourd'hui : cela aurait été arrogant, presque impudique de notre part. Mais de constater que les conflits armés continuent de là où l'Europe a connu un de ses épisodes plus violents, l'idée de blessures non totalement guéries et d'une histoire condamnée à se répéter, étaient des suggestions très fortes, auxquelles nous n'avons pas pu totalement échapper.

Nous sommes donc partis filmer en Ukraine en 2018, à un moment où l'écriture de notre personnage principal et le montage du film étaient déjà à un stade avancé. Nous avons refait le chemin des troupes italiennes pendant l'invasion de l'URSS, à la recherche d'éléments capables d'établir un lien émotionnel, visuel et une atmosphère entre les deux époques. Pour filmer dans certaines zones de combat qui nous étaient interdites, dans la région de Donetsk, nous avons donné la caméra à un collaborateur ukrainien du film, un ex-soldat ayant combattu lors de ce conflit. Nous avons donc récupéré ses rushes et les avons montés comme s'il s'agissait d'images « trouvées », au même titre que celles des soldats italiens de 1941 et 1942, cherchant finalement une certaine forme d'uniformité visuelle.

Dans un film composé de flashbacks et de fenêtres entre différents moments historiques (les images de la mère du soldat, celles de sa femme restée en Italie, celles d'Éthiopie...), nous souhaitons que les images de 2018 deviennent pour le soldat de 1941-1942 une sorte de futur qu'il imagine au moment où il perd ses repères spatio-temporels. Une sorte de brèche (c'est une de signification du mot *varco* en Italien, qui est aussi un des mots-clés de la poésie de la mémoire dans l'œuvre de l'écrivain Eugenio Montale) vers un futur qu'il ne verra pas, mais qu'il pourrait imaginer dans un moment où il se sent définitivement perdu. Un futur influencé par cette guerre qu'il est en train de vivre et qui révélerait à ses yeux l'absurdité de l'opération militaire italienne en Union Soviétique et plus globalement du régime Fasciste.

CHRONOLOGIE D'IL VARCO



GIORNALI CHE HANNO ISPIRATO IL FILM

«26 luglio [1942]

Sant'Anna: terza lettera per Annetta.

Ore 7: siamo fermi a Baranovici. Partenza alle 8, alle 10 siamo a Orodziev. Una quarantina di donne e ragazzi si affollano attorno alla nostra tradotta: offrono uova, chiedono «Zigaret, Brot, petine, sapone, limoni Italia». Alle 10,10 ripartiamo, incrociando un treno ospedale che rientra dal fronte. Lungo i binari i soliti ragazzini che portano la mano alla bocca: con un gesto stanco ed abituale chiedono sigarette alla tradotta che passa. La campagna è piatta o leggermente ondulata, piccoli villaggi dai tetti di paglia. Un cimitero di guerra circondato da reticolati: al centro due alte croci di legno, molti i tumuli.

Alle 11,10 siamo a Stolbtsy, Molti ebrei, uomini e donne, tutti con la stella gialla sul petto e sulla schiena, vagano lungo i binari: scalzi e cenciosi, passano da una tradotta all'altra, trascinano un secchio ed una scopa. Devono raccogliere le immondizie che le tradotte seminano nelle stazioni. Fingono di lavorare, come cani affamati chiedono pane e minestra. La fame e gli stenti li hanno inebetiti. Visi malati, stanchi, rassegnati: occhi pieni di fame. Alcuni bambini hanno forse sei anni. Alcune ragazze, forse appena rastrellate, sono ancora belle, in carne: con pudore si aggiustano gli stracci che le coprono. Provo pena e nausea. Quasi tutti gli alpini guardano perplessi: guardano, non capiscono...

[...]

30 ottobre

Alle 13 ripartiamo, superando il fiume Vorskla. Lungo tratto di paludi. Poi ricompare lo scenario solito e monotono: foreste fittissime di abeti, alternate ad ampie pianure che si perdono all'orizzonte, campi di grano, patate, frumentone, girasoli.

La tradotta procede lentamente, quasi a passo d'uomo. Con le gambe che ciondolano da un vagone della truppa, osservo la campagna, le cose. Sul fondo di un'ampia radura verdissima, un'isba, un'isola di pace: un tarlo mi rode in testa, rincorro a lungo con la fantasia un sogno che stranamente non mi umilia, che mi piace: disertare.»

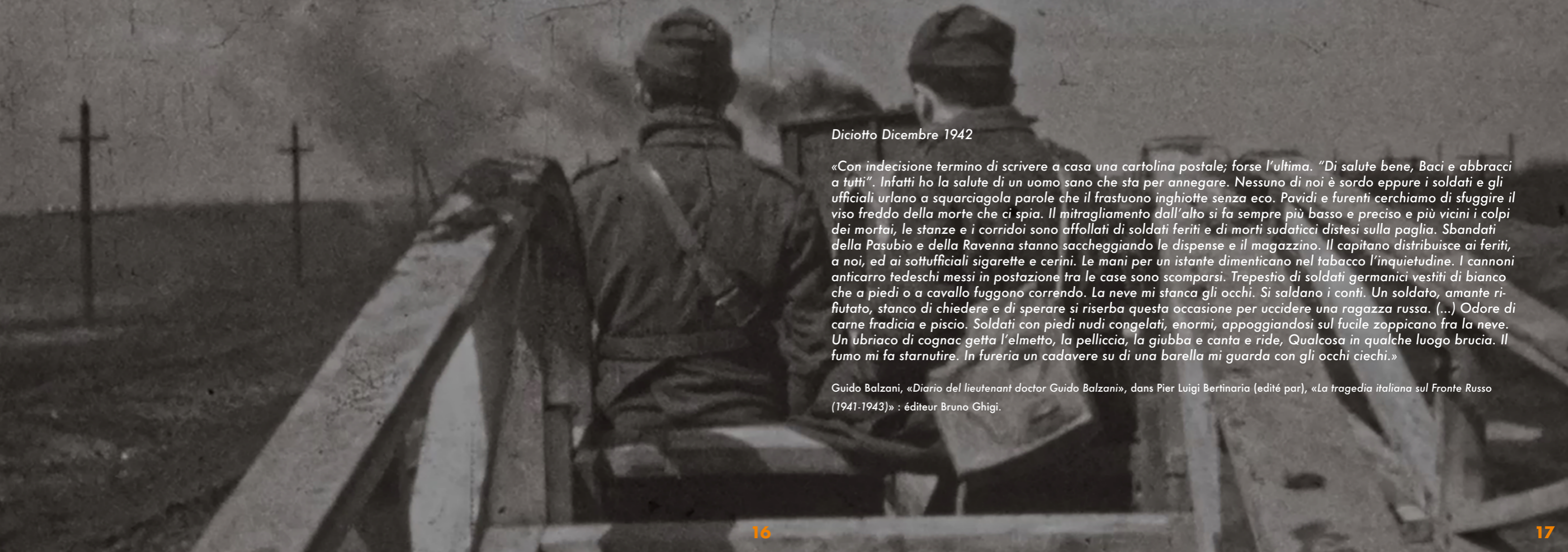
Nuto Revelli, *Mai tardi*, diario di un alpino in Russia, Giulio Einaudi editore.

« Verso il dieci di gennaio incominciarono ad arrivare, assieme al rancio, delle notizie poco buone. Tourn e Bodei, che erano andati alle cucine, ci dissero di aver sentito dai conducenti che eravamo accerchiati da diversi giorni. Ogni giorno arrivava qualche novità a mezzo radioscarpa; gli alpini incominciavano a diventare nervosi. Mi chiedevano quale era la direzione che bisognava prendere per arrivare in Italia e quanti chilometri c'erano. Giuanin mi domandava sempre più spesso: – Sergentmagiú ghe rivarem a baita? Anch'io sentivo che qualcosa non andava. I russi al di là del fiume avevano avuto il cambio e di notte lavoravano a tagliare cespugli e piante per aprire il campo di tiro alle loro armi. Quando ero solo, guardavo laggiù, a sud, dove il fiume girava e vedevo dei bagliori come lampi estivi. Ma erano tenui e pareva che venissero di là dalle stelle.

[...]

Rimanevo poco ora nella tana; ero sempre nelle trincee sulla scarpata del fiume con le bombe e il moschetto. Pensavo a tante cose, rivivevo infinite cose e mi è caro il ricordo di quelle ore. C'era la guerra, proprio la guerra più vera dove ero io, ma io non vivevo la guerra, vivevo intensamente cose che sognavo, che ricordavo e che erano più vere della guerra. Il fiume era gelato, le stelle erano fredde, la neve era vetro che si rompeva sotto le scarpe, la morte fredda e verde aspettava sul fiume, ma io avevo dentro di me un calore che scioglieva tutte queste cose. »

Mario Rigoni Stern, *Il sergente nella neve*, Giulio Einaudi editore.



Diciotto Dicembre 1942

«Con indecisione termino di scrivere a casa una cartolina postale; forse l'ultima. "Di salute bene, Baci e abbracci a tutti". Infatti ho la salute di un uomo sano che sta per annegare. Nessuno di noi è sordo eppure i soldati e gli ufficiali urlano a squarciagola parole che il frastuono inghiotte senza eco. Pavidì e furenti cerchiamo di sfuggire il viso freddo della morte che ci spia. Il mitragliamento dall'alto si fa sempre più basso e preciso e più vicini i colpi dei mortai, le stanze e i corridoi sono affollati di soldati feriti e di morti sudaticci distesi sulla paglia. Sbandati della Pasubio e della Ravenna stanno saccheggiando le dispense e il magazzino. Il capitano distribuisce ai feriti, a noi, ed ai sottufficiali sigarette e cerini. Le mani per un istante dimenticano nel tabacco l'inquietudine. I cannoni anticarro tedeschi messi in postazione tra le case sono scomparsi. Trepestio di soldati germanici vestiti di bianco che a piedi o a cavallo fuggono correndo. La neve mi stanca gli occhi. Si saldano i conti. Un soldato, amante rifiutato, stanco di chiedere e di sperare si riserba questa occasione per uccidere una ragazza russa. (...) Odore di carne fradicia e piscio. Soldati con piedi nudi congelati, enormi, appoggiandosi sul fucile zoppicano fra la neve. Un ubriaco di cognac getta l'elmetto, la pelliccia, la giubba e canta e ride, Qualcosa in qualche luogo brucia. Il fumo mi fa starnutire. In furberia un cadavere su di una barella mi guarda con gli occhi ciechi.»

Guido Balzani, «Diario del lieutenant doctor Guido Balzani», dans Pier Luigi Bertinaria (edité par), «La tragedia italiana sul Fronte Russo (1941-1943)» : éditeur Bruno Ghigi.

DES JOURNAUX QUI ONT INSPIRÉS LE FILM

« 26 JUILLET [1942].

Sant'Anna : troisième lettre pour Annetta.

7 heures du matin. Nous sommes stationnés à Baranovici. Nous partons à 8 heures, à 10 heures nous sommes à Orodziev. Une quarantaine de femmes et de jeunes gens se pressent autour de notre traducteur: ils offrent des œufs, demandent «Zigaret, Brot, pétine, savon, citrons italiens». A 10h10, nous sommes repartis, croisant un train hôpital qui revenait du front. Le long des voies, les enfants Whabituels portent leurs mains à la bouche : d'un geste fatigué et habituel, ils demandent des cigarettes au train qui passe. La campagne est plate ou légèrement vallonnée, avec de petits villages aux toits de chaume. Un cimetière militaire entouré de clôtures : deux hautes croix de bois au milieu, de nombreux monticules.

26 OCTOBRE

A 11h10, nous sommes à Stolbtzy, De nombreux hommes et femmes juifs, tous avec l'étoile jaune sur la poitrine et le dos, errent le long des voies : pieds nus et en haillons, ils passent d'un train à l'autre, traînant un seau et un balai. Ils doivent ramasser les déchets que les trains sèment dans les gares. Ils font semblant de travailler, comme des chiens affamés ils demandent du pain et de la soupe. La faim et les privations les ont stupéfiés. Des visages malades, fatigués, résignés : des yeux pleins de faim. Certains enfants ont peut-être six ans. Certaines filles, peut-être tout juste ratissées, sont encore belles, bien en chair : elles ajustent pudiquement les haillons qui les recouvrent. Je ressens de la pitié et de la nausée. Presque tous les soldats alpins regardent, perplexes : ils regardent, ils ne comprennent pas.....

30 OCTOBRE

À 13 heures, nous sommes repartis, traversant la rivière Vorskla. Une longue étendue de marécages. Puis le paysage monotone habituel réapparaît : des forêts denses de sapins, alternant avec de larges plaines qui se perdent à l'horizon, des champs de blé, de pommes de terre, de blé, de tournesols.

Le train avance lentement, presque au rythme de la marche. Les jambes pendues à un wagon de troupe, j'observe la campagne, les choses. Au fond d'une large clairière verte, une isba, une île de paix : un ver à bois me ronge la tête, je poursuis longtemps dans mon imagination un rêve qui étrangement ne m'humilie pas, que j'aime : désertier. »

Nuto Revelli, *Mai tardi*, journal d'un alpiniste en Russie, éditeur Giulio Einaudi.

« Vers le 10 janvier, les mauvaises nouvelles commencèrent à arriver avec l'ordinaire. Tourn et Bodei qui étaient allés aux roulantes avaient entendu dire que nous étions encerclés depuis plusieurs jours. Chaque jour, quelque désagréable précision nous parvenait au moyen de Radio-Semelle. Les Alpains devenaient nerveux. Ils me demandaient dans quelle direction se trouvait l'Italie et combien de kilomètres il y avait à parcourir. Giovanin répétait de plus en plus souvent sa question : "Chef, on la reverra-t-y, la maison ?" Moi aussi, je sentais que quelque chose ne tournait pas rond. Les Russes, au-delà du fleuve, avaient été relevés et la nuit, ils travaillaient à couper les plantes, pour dégager leur champ de tir. Dès que je me trouvais seul, je regardais vers le sud, là où le fleuve tournait et je voyais des lueurs comme des éclairs d'été. Mais elles étaient si faibles qu'elles semblaient venir de l'autre côté des étoiles. [...]

Je ne restais pas longtemps dans la tanière à présent. J'étais tout le temps dans les tranchées, sur le talus descendant jusqu'au fleuve, avec des grenades et mon mousqueton. Un tas d'images me passaient par la tête, je revoyais des moments indéfinis du passé et le souvenir des ces heures-là m'est demeuré cher. Il y avait la guerre, cette guerre au milieu de laquelle je me trouvais, mais je ne vivais pas la guerre, je vivais intensément les choses à quoi je rêvais, dont je me souvenais, qui devenaient plus réelles que la guerre. Le fleuve était gelé, les étoiles glacées, la neige, du verre qui se brisait sous les semelles ; froide et verte, la mort attendait sur le fleuve, mais j'avais en moi une chaleur qui faisait fondre tout ça. »

Mario Rigoni Stern, *Le sergent dans la neige*, 10/18, PARIS, 1995



18 DÉCEMBRE 1942

« Avec indécision, je finis d'écrire une carte postale pour la maison ; peut-être la dernière. « Bonne santé, bisous et câlins à tous ». En fait, j'ai la santé d'un homme sain sur le point de se noyer. Aucun d'entre nous n'est sourd, et pourtant les soldats et les officiers crient à tue-tête des mots que le vacarme engloutit sans écho. Effrayés et furieux, nous essayons d'échapper au visage froid de la mort qui nous épie. Les tirs de mitrailleuse d'en haut deviennent de plus en plus bas et précis et les tirs de mortier plus rapprochés, les salles et les couloirs sont bondés de soldats blessés et de morts en sueur étendus sur la paille. Les voleurs du Pasubio et de Ravenne pillent les réserves et les garde-manger. Le capitaine distribue des cigarettes et des allumettes aux blessés, à nous et aux sous-officiers. Pendant un moment, nos mains oublient l'agitation du tabac. Les canons antichars allemands installés entre les maisons ont disparu. Des soldats allemands tremblants, habillés en blanc, s'enfuient à pied ou à cheval. La neige me fatigue les yeux. Les comptes sont réglés. Un soldat, amoureux éconduit, fatigué de demander et d'espérer, profite de l'occasion pour tuer une jeune fille russe. (...) L'odeur de la chair trempée et de la pisse. Des soldats aux pieds nus gelés, énormes, appuyés sur leurs fusils, boitent dans la neige. Un homme ivre de cognac jette son casque, son manteau de fourrure, sa veste, chante et rit, Quelque chose brûle quelque part. La fumée me fait éternuer. Dans la fournaise, un cadavre sur un brancard me regarde avec des yeux aveugles... »

Guido Balzani, « Diario del lieutenant doctor Guido Balzani », dans Pier Luigi Bertinaria (édité par), « La tragedia italiana sul Fronte Russo (1941-1943) » : éditeur Bruno Ghigi.

TABLEAU DE CORRESPONDANCE AVEC LES PROGRAMMES OFFICIELS

PREMIERE GÉNÉRALE ET TECHNOLOGIQUE

LV2 Italien

- THÉMATIQUE: POUVOIRS ET CONTRE POUVOIRS
- AXES: Désobéissance et résistances / Incarnations du pouvoir

TERMINALE GÉNÉRALE ET TECHNOLOGIQUE

LV2 Italien

- THÉMATIQUE: VOYAGES
- AXES: Terra Incognita

Histoire

- THÈMES: FRAGILITÉS DES DÉMOCRATIES, TOTALITARISME ET SECONDE GUERRE MONDIALE
- CHAPITRES: Les Régimes Totalitaires (fascisme Italien) / Les Italiens pendant la 2GM

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

- Nuto Rivelli, *la guerre des pauvres*, Rue d'Ulm, 2020
- Mario Rigoni Stern, *Le sergent dans la neige*, 10/18, PARIS, 1995
- Ennio Flaiano, *Un temps pour tuer*, Gallimard, 2009
- Wu Ming 2, *La guerre aux humains*, éditions métailié, 2007

PROGRAMMER LE FILM
distribution@norte.fr
09 83 84 01 58

N
OR
TE **DIS**
TRIBU
TION